deviendraient maîtres à leur tour, et initieraient les cultivateurs de leurs localités à tous les nouveaux procédés de la science agricole consacrés en Europe par l'expérience de plusieurs années. Dans dix ans, à partir de la création des fermes-modèles, il n'y aurait plus un seul hameau où il ne se trouvât un bon cultivateur prêchant sinon par la parole, du moins par l'exemple, et donnant, par cela même, à la richesse agricole du pays, une impulsion qui tripleraît le bien-être des populations et la puissance de l'Empire.

Ainsi, nous résumant après avoir négligé une foule de détails qui n'auraient pas convenu à l'exiguïté du cadre d'un article de journal, nous dirons que par la création des fermes-modèles combinées avec le concours de la cavalerie, on arriverait à donner à l'agriculture du pays tout ce qui lui manque: les bras par l'armée, les débouchés par la construction de nouvelles routes, les engrais par le fumier de la cavalerie, les bâtimens convenables d'exploitation par les casernes agricoles, et les connaissances théoriques et pratiques par les leçons données dans ces écoles. Et tous ces avantages seraient obtenus avec l'économie de plusieurs millions sur le budget si lourd de l'armée, qui cesserait d'être improductive, économie qui pourrait être employée aux grands travaux qui ont pour but la gloire des états et la prospérité des nations. Si nos données sont justes, on aurait résolu le problème d'alléger le trésor tout en maintenant l'armée actuelle sur le meilleur pied possible, et de trouver dans le système par lequel on aurait obtenu ce résultat, les moyens de favoriser les développemens de l'agriculture. Nous ajouterons, en nous servant des termes mêmes d'un homme du métier, que de la sorte, en ménagerait la santé du soldat par le bon emploi de son temps, et l'on aurait une excellente cavalerie prête à monter à cheval au boute-selle. Bêtes et gens, tous seraient endurcis à la fatigue, habitués à la vie de campagne et propres aux marches forcées. Dans un de nos précédens articles, nous avons déjà dit qu'ici, plus peut-être que partout ailleurs, l'armée obéit à la voix des chefs, et pour l'établissement des troupes à cheval dans les grandes fermes, il ne serait nullement à craindre qu'elle se montrât récalcitrante. On n'aurait qu'à vouloir.

Un article du *Standard*, relatif à la mission de lord Minto en Italie, contient le plus hardi blasphème qui ait été proféré jusqu'ici contre l'époque actuelle et deux des monarques qui l'honorent le plus par leurs actes incessans d'humanité et de clémence. Voyez plutôt:

« La papauté est le plus cruel et le plus » sauvage despotisme qui soit en Europe.... » Quiconque a entendu parler de la prison » du Saint-Office, cette prison dans laquelle » il entre, chaque année, des vingtaines de » malheureux, mais de laquelle jamais un » homme vivant n'est revenu, *restigia nulla » retrorsum*, sait que le *Pape massacre annuellement plus que le Turc, avec cette seule » différence que le Turc envoie le cordon à » la victime, tandique le Pape envoie la victime au cordon.* »

Le *Standard* nous permettra d'ajouter que si Sa Sainteté Pie IX et Sa Majesté Impériale Abdul-Medjid avaient à infliger un châtiment à des publicistes de la valeur intellectuelle de celui qui a écrit ces lignes, les deux souverains, plus généreux qu'il ne pense, se borneraient, non en sommes certains, à les envoyer aux eaux de Graffenberg, ou à les loger convenablement dans un hôpital de fous. Avec de l'eau fraîche ou un séjour plus ou moins prolongé à Bedlam, par exemple, peut-être parviendrait-on à obtenir quelque changement dans l'état de ces déshérités du bons sens et de la raison.

La marche du choléra est toujours la même; la maladie n'augmente pas d'intensité, mais sous l'influence d'un temps constamment froid et humide, on ne doit pas s'étonner de n'avoir à signaler aucune amélioration sensible dans sa marche. Du moment où cette influence fâcheuse cessera, il nous paraît hors de doute que l'on aura à signaler une amélioration notable dans l'état de la santé publique.

A l'Arsenal, l'épidémie va dejour en jour en s'affaiblissant. Quelques attaques y ont encore eu lieu, mais les cas de mort y sont extrêmement rares. Depuis jeudi dernier, quelques attaques ont eu lieu à Khas-keui et à Constantinople. On parle aussi de deux cas à Péra, mais il paraît que ces cas ne réunissaient pas tous les symptômes du choléra, et ne s'étaient d'ailleurs déclarés qu'à la suite d'excès et d'écarts de régime, l'une des personnes malades a succombé. Depuis jeudi dernier, 17 personnes atteintes du choléra à Constantinople, dont 8 provenant de la prison du ministère de la police, ont été transportées à l'hôpital civil de Yéni-Baghché.

On lit dans la *Gazette d'Etat* du 27 moharrem 1264 (4 janvier 1848)

« Nous avons déjà relaté dans un des précédens numéros de ce journal, que M. Musurus, ministre de la Sublime Porte à Athènes, avait été, de la part du Roi Otho, l'objet d'un procédé offensant, et que ce manque d'égards que l'on avait eu pour le caractère officiel et pour la personne de ce représentant rejaillissait directement sur le gouvernement ottoman.

» Or, de même que S. M. I. le Sultan, regarde comme de première obligation de maintenir et de resserrer les relations d'amitié et de parfaite entente qui existent entre Leurs Puissances européennes et lient à la parfaite observation de tous les égards dûs aux souverains étrangers; de même aussi, il ne souffre jamais qu'il soit porté la plus légère atteinte à l'honneur de son gouvernement, honneur qui, à ses yeux, passe avant toutes choses.

» Dès le principe, la Sublime Porte avait demandé que le gouvernement grec exprimât des regrets à son représentant à Athènes, à l'occasion de cet incident, en même temps qu'elle notifiait, en vertu d'un ordre impérial, à M. Musurus, que dans le cas où il ne serait pas fait droit à sa réclamation dans le délai de 3 jours, il eût à quitter son poste et à rentrer à Constantinople.

» Le délai de 3 jours expira sans que réparation fût donnée: M. Musurus dut alors, d'après la teneur de ses instructions, quitter Athènes et revenir ici.

» Mais, par le fait même de ce départ, la Porte se trouvait dans le cas de devoir exiger une double réparation, c'est-à-dire que dans le principe, elle réclamait simplement la satisfaction due à la personne d'un envoyé méconnu, tandis que le ministre avait été forcé de quitter son poste, à la premiere condition venait se joindre celle du retour de M. Musurus.

» Le gouvernement grec refusa tout d'abord et de donner la satisfaction personnelle et de consentir au rappel de son ministre ottoman.

» Cependant, la réparation de l'offense qui rejaillissait sur la Sublime Porte ne pouvait avoir lieu autrement. Dès lors le gouvernement ottoman suspendit toute relation avec l'envoyé de Grèce à Constantinople, bientôt après, avec les consuls de la même nation qui se trouvaient dans les différentes provinces de l'Empire, puis enfin il eut recours à l'emploi de mesures coercitives contre le commerce hellénique.

» Plus tard et pendant quelque temps, le gouvernement grec déclara qu'il accédait au retour de M. Musurus à Athènes, mais qu'il refusait les excuses personnelles.

» Il ne pouvait convenir à la dignité du Sultan de laisser retourner son représentant à Athènes avant qu'on eût satisfait à l'honneur de la mission par les excuses demandées. Il fut donc répondu au gouvernement grec que la satisfaction offerte n'était pas de nature à contenter la Sublime Porte.

» Un certain laps de temps s'était encore écoulé, lorsqu'un dernier lieu arriva à Constantinople une lettre du cabinet grec, lettre qui complétait la satisfaction obtenue et par laquelle il déclarait reconnaître pleinement les droits de la Turquie en cette affaire.

» Cette lettre entièrement conforme aux désirs de la Sublime Porte, a été agréée par S. M. I. En conséquence, le Sultan a ordonné que les relations d'amitié et de bonne intelligence qui existaient entre les deux gouvernemens, fussent rétablies et raffermies, que M. Musurus retournât à Athènes sous peu de jours, et que tous les rapports entre les deux Puissances fussent repris sur le même pied qu'auparavant. »

Essa'ud éfendi, chef des émirs (Nakib-ul-Echraf), historiographe de l'Empire, l'un des membres les plus distingués du corps des Ulémas, nommé en dernier lieu président du Conseil de l'instruction publique, en remplacement d'Emin pacha, est mort hier à Constantinople à l'âge d'environ 75 ans. Ses restes mortels ont été déposés aujourd'hui dans la superbe bibliothèque qu'il avait fait construire près de Ste-Sophie. Le scheikh-ul-Islam et les membres les plus considérables du corps des ulémas assistaient à son convoi. Essa'ud éfendi était un homme distingué par sa science; il a composé de nombreuses poésies en turc, en arabe et en persan, et il est l'auteur de l'ouvrage sur la destruction des janissaires, intitulé *Uvai-Zafer* (les bases de la victoire), dont M. Caussin de Perceval nous a donné une traduction. Toute sa vie a été consacrée aux lettres et aux sciences, et en dernier lieu il a publié un ouvrage de morale traduit de l'arabe et intitulé *Mustaraf*, dont on fait le plus grand éloge.

Le conseil des ministres s'est réuni dimanche dernier à la Porte, sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale en date du 6 janvier:

Hassan pacha, ayant le rang de miriniran, a été nommé gouverneur d'Angora;

Vacif pacha, ayant également le rang de miriniran, a été nommé gouverneur de Karaci.

Par ordonnance impériale en date du 11:

Ahmed éfendi, membre du conseil de police, a été nommé contrôleur en chef des dépenses de l'arsenal avec le titre de fonctionnaire du second rang de la seconde classe.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, S.M. le Sultan s'est rendu, avec sa suite ordinaire, à la mosquée de Défterdar-Bournou, pour y assister à la prière de midi.

Cette mosquée est attenante à la maison occupée par S. A. Méhémet Ali pacha, ministre d'état, et avant la cérémonie, tous les ministres et les officiers militaires qui accompagnaient ce jour là le Sultan à la mosquée, se sont réunis chez ce fonctionnaire. Après la prière, S. M. le Sultan y est rendu chez S. A. Méhémet Ali pacha, qui il a passé le reste de la journée, et pris son repas du soir. S. M. avait fait venir sa musique. Les acteurs du palais ont également donné quelques représentations, et S. M. ne s'est retirée que fort avant dans la soirée pour rentrer à son palais de Tchéragan.

— Hier lundi, S. M. le Sultan, accompagné de tous les ministres, est allé faire une visite au Séraskiérat.

— Vendredi dernier, le Grand-Vézir et le ministre des affaires étrangères se sont rendus au palais impérial de Tchéragan. Ces deux fonctionnaires ont eu l'honneur d'être reçus par le Sultan, qui leur a fait un accueil plein d'affabilité et de bienveillance.

— Le bateau à vapeur sarde le *Tripoli*, qui porte l'Envoyé du Saint-Siége à Constantinople, Monseigneur Ferrieri, dont nous avons fait connaître la mission, est attendu d'un jour à l'autre.

Le R. P. Arsenio des Arméniens, l'abbé Vespasiani, professeur d'histoire ecclésiastique au collége de la Propagande, le commandeur Joseph Ferretti, neveu du secrétaire d'état de ce nom, et le comte Marchetti, fils du comte Jean, font partie de la suite de Monseigneur Ferrieri.

Parmi les riches cadeaux dont le nonce de Sa Sainteté est porteur pour le Sultan, on remarque: une colonne en bronze doré représentant la colonne Trajane; un *déjeuner* à trépied dont le dessus et les supports sont travaillés en mosaïque; la collection des plus belles estampes de la calcographie impériale; trois scomplaires en or, en argent et en bronze, de toutes les médailles frappées sous le pontificat de Pie IX; le *Paradis Perrestre* peint par Peter; un joyau pour le Grand-Vézir, et une tabatière en or ciselée de brillans pour un autre grand dignitaire de l'Empire Ottoman.

— Le commandant en chef de l'armée de Roumélie, S. Exce. Barbaros Réchid pacha, qui vient d'être mis en disponibilité, et remplacé, dans ce poste, par Emin pacha, est arrivé vendredi dernier de Salonique, sur le bateau à vapeur ottoman le *Périt-Chevket*.

— Le ministre d'Angleterre, lord Cowley, s'est rendu hier à la Porte, où il a eu une entrevue avec S. Exce. le ministre des affaires étrangères, d'après le *Journal de Smyrne*.

— Dimanche, dans l'après-midi, vers dix heures à la turque, M. Musurus voulant entrer à cheval dans la cour d'une maison d'Ac-Séraï, où il avait une visite à faire, sa monture se cabra, le renversa par terre, lui foula la poitrine d'un de ses pieds de derrière, et lui brisa une côte du côté droit de la région gauche du thorax. Malgré la gravité de son état, M. Musurus refusa tous les secours qui lui furent offerts, remonta à cheval, et eut le courage de retourner, au grand trot, d'Ac-Seraï au Fanal.

A peine rentré chez lui, on lui pratiqua une saignée. Plus tard, MM. les docteurs C. Carathéodory et Archigènes ordonnèrent l'application de 86 sangsues sur la partie lésée, et déclarèrent la fracture légère, en exprimant l'espoir que dans cinq ou six jours M. Musurus serait parfaitement rétabli.

Une seconde application de 30 sangsues a été ordonnée aujourd'hui.

A peine informé de cet accident, le Grand-Vézir a envoyé son muhardar pour savoir des nouvelles de M. Musurus. S. Exc. A'ali pacha, ministre des affaires étrangères, plusieurs autres grands dignitaires de l'empire et les membres du corps diplomatique, se sont également empressés d'envoyer chez M. Musurus pour avoir des informations sur l'état du ministre de S. M. I. à Athènes.

— M. le comte de Lallemand, attaché de l'ambassade de France, qui vient de terminer la mission dont il avait été chargé en Syrie, est arrivé hier à Constantinople, sur le paquebot du Lloyd autrichien de Smyrne.

— On sait qu'un hôpital civil a été fondé par les soins et aux frais de S. A. I. la Sultane-Mère, à Yéni-Baghché. Dans le principe, cet hôpital était destiné aux deux sexes; jusqu'à présent, les hommes seuls y ont été admis. Il était, cependant, nécessaire d'avoir à Constantinople un hôpital pour les femmes, et cette lacune va être comblée. Par ordre du Sultan, le vaste hôtel de *Vassélis Timaraïdès* va être transformé en un hôpital pour les femmes. Déjà les dispositions nécessaires ont été prises par S. Exc. le médecin en chef, et cet établissement comprendra; en outre, une ou deux salles d'accouchement.

— Nous avons annoncé l'arrivée ici de M. le Dr Monneret chargé par le gouvernement français de se rendre à Constantinople pour y étudier les ravages du choléra. Le gouvernement ottoman a donné à M. Monneret toutes les facilités nécessaires pour l'accomplissement de sa mission. Il a visité, à différentes reprises, les hôpitaux militaires ou quelques cas de choléra s'étaient manifestés, et a suivi avec beaucoup de soin l'épidémie de l'arsenal. L'un des élèves les plus distingués de l'école de Grlata-Séraï avait été mis à sa disposition par S. Exc. le médecin en chef, pour l'accompagner dans ses visites aux hôpitaux. M. Monneret a pu suivre ainsi la marche de la maladie, les divers traitemens employés, et les résultats qu'on en obtenait, et ses observations pourront avoir quelque utilité pour la science. Comme la maladie, d'ailleurs très peu meurtière, suivait une marche uniforme et offrait toujours le même caractère, M. Monneret a pensé qu'un plus long séjour ne lui donnerait pas de nouvelle observation nouvelle, et il a mis fin à sa mission. Il s'est embarqué vendredi dernier sur le paquebot poste-français, pour se rendre en Italie et de là en France.

Jeudi dernier, M. Monneret s'est rendu au palais impérial de Tchéragan, où il a eu l'honneur d'être présenté au Sultan par S. Exc. le médecin en chef. S. M. a fait à ce savant médecin un accueil plein de bienveillance.

— M. de Tchihatchéff est arrivé ici depuis quelques jours, de retour d'un long et pénible voyage qui a duré huit mois et qui sert de continuation à l'exploration systématique de l'Asie Mineure qu'il a commencée dès l'année 1846. Dans son dernier voyage, ce savant distingué a parcouru la plus grande partie des pachaliks de Sivas, de Konish et d'Aïdin, qui comprennent l'ancienne Phrygie, la Cappadoce, la Cilicie, la Lycie et l'Isaurie. Il n'a pas manqué de pousser ses recherches jusqu'au milieu des avchars et des kurdes, peuplades fanatiques qui occupent des contrées encore fort peu connues sous le rapport des sciences physiques. Il a étudié avec un soin tout particulier la structure du Mont-Argée au pied duquel s'élève la ville de Kaisarieh, et les nombreux échantillons qu'il en apporte, démontrent complétement la nature volcanique de cette montagne aussi curieuse pour le géologue que pour l'historien. Mais M. Tchihatchéff n'est pas seulement un voyageur instruit et intrépide; il pousse encore l'amour de la science jusqu'au dévouement. Animé du plus noble désintéressement, il vient de créer sur plusieurs points de l'Asie-Mineure, des espèces d'observatoires météorologiques dont les instrumens venus à grands frais de Paris, ont été fournis par lui et confiés à des personnes intelligentes et capables de s'en servir avec fruit. C'est un véritable service que M. Tchihatchéff vient de rendre à la science; car jusqu'ici on n'avait aucune notion des grands phénomènes physiques qui s'accomplissent dans cette région du globe. Il serait bien à désirer que le gouvernement de S. M. I. favorisât des recherches de ce genre et montrât qu'il en apprécie toute la valeur en fondant lui-même plusieurs observatoires qui, étant disposés avec discernement sur la vaste surface de l'empire ottoman, fourniraient des faits du plus haut intérêt scientifique. Il suivrait en cela l'exemple de tous les gouvernements éclairés et amis de la civilisation.

— S. M. le Sultan a daigné accorder à M. Conémènos, secrétaire de la mission ottomane à Athènes, la décoration du Nichan-Iftihar.

— Le pont de bateaux construit en 1836 par ordre du Sultan Mahmoud, entre Oun-Capan et Azab-Capouçou, et qui ferme le port militaire en reliant Constantinople aux faubourgs de Péra et de Galata, était depuis plusieurs jours en réparation, et les communications se trouvaient ainsi interrompues. Ces réparations viennent d'être terminées par les soins de S. A. le ministre de la marine, et vendredi dernier, le pont a été de nouveau livré à la circulation.

---

un homme réveillé en sursaut, et prenant un lorgnon suspendu à son cou, jeta par dessus l'épaule ce coup-d'œil rapide et sûr, mais en revanche examina la femme avec le plus grand soin.

— Ce n'est pas ajmadame que vous avez affaire à présent, c'est à moi, Monsieur, dit le mari sèchement.

— Tant pis, Monsieur; en quoi puis-je vous être utile ou agréable?

— C'est ce que vous allez savoir. Veuillez d'abord accepter ma carte, puis me donner la vôtre, si vous le trouvez bon.

Le jeune homme fit, sans la moindre difficulté, l'échange qui lui était demandé.

— Vous vous nommez Joseph Bidois, à ce que je vois? dit-il après avoir lu.

— Vous voyez très-bien. De même votre nom est Jules Furcy? dit le mari à son tour.

— Sans la moindre altération. Eh bien! monsieur Joseph Bidois, pourrais-je savoir ce qui me procure l'honneur?... Ah! j'y suis.... monsieur est tailleur, sans doute?

— En aucune façon, que je sache du moins, Monsieur.

— Ah! pardon. C'est alors que vous fabriquez des bottes?

— Du tout. J'en porte, Monsieur.

— C'est une habitude fort salutaire.

— Oui, fort salutaire, en effet, pour ceux qui savent les administrer d'une manière ferme et sûre comme moi, dit Bidois dont le visage commençait à se colorer d'une nuance pourpre, mais très-peu pour ceux qui peuvent les recevoir, comme vous, Monsieur Jules Furcy.

Furcy reprit son lorgnon, l'essuya avec soin, considéra de nouveau, lentement et à deux reprises, son interlocuteur, ce qui était le signe par lequel il témoignait ordinairement sa stupéfaction.

— Explique-nous, monsieur, dit-il enfin. Mes amis prétendent généralement que j'ai de l'esprit, et je suis tout-à-fait de l'avis de mes amis; pourtant je suis forcé d'avouer que je ne comprends pas très bien. Vous n'êtes pas tailleur, vous n'êtes pas bottier: que diable voulez-vous alors qu'un honnête homme fasse de votre carte?

Un geste de mépris convulsif agita le bras de M. Bidois; mais le jeune homme n'y fit guère attention; car les beaux yeux de Claire venaient de se tourner vers lui et lui envoyer un regard, un de ces éclairs prompts comme la pensée, expressifs, comme la parole, qui ont fait d'une prière, tant ils se sont empreints de douceur suppliante et de résignation, mais dont l'hypocrisie féminine sait toujours faire un ordre que nul homme tant soit peu peu bien élevé ne saurait éluder. Mais comme, tout ce qui s'était passé, il était resté quelque chose d'obscur pour Furcy, il attendit en silence, contemplant la jeune femme avec une admiration qu'il ne chercha point à dégoiser.

— Veuillez vous tourner de mon côté, monsieur, dit brusquement le mari; car c'est ainsi qu'on parle, je crois, et je suis étranger de madame....

— Et vous êtes jaloux? c'est une qualité pire encore que celle que je vous attribuais...

— Ceci doit vous apprendre suffisamment, je pense, dans quel but je vous ai présenté ma carte.

— Pas tout-à-fait encore, monsieur, je vous l'affirme.

— Vous allez voir. Vous trouvez madame aimable, adorable même.

— Adorable, c'est le mot.

— Je ne dis pas non. Néanmoins, je sois dans l'usage d'offrir aux autres ce dont je ne saurais me satisfaire entre opinion trop ouvertement.

— Fort bien.

— Vous comprenez?

— Très peu.

— Dernièrement, un jeune homme de votre âge, de votre enrobure à peu près, avait tenu à madame quelques propos qui m'avaient déplu. Nous nous rendîmes au Bois de Boulogne, avec deux paires de pistolets et autant de témoins. J'eus la maladresse de le manquer. Je lui brisai une épaule simplement.

— Ah! une épaule.... simplement. Espérons que vous serez plus heureux une autre fois.

— Je le pense bien ainsi. Pourtant le monsieur dont je vous parle s'était borné à murmurer à voix basse: Madame, je vous aime éperdument. Or comment pensez-vous que je doive traiter celui qui a écrit à ma femme une lettre brûlante et passionnée comme la vôtre, qui lui a demandé un rendez-vous et qui, comme vous l'avez fait?

Les bras du jeune homme s'allongèrent le long de son corps, et toute sa physionomie exprima un étonnement trop véritable et trop profond pour être joué.

— Moi! s'écria-t-il, j'ai écrit à quelqu'un, j'ai demandé un témoignage d'amour?

— A madame; ne cherchez point à le nier, car je sais tout, mon cher monsieur.

— Furcy ne quitait pas des yeux M. et Mme Bidois. Le mari tenait sur lui ses yeux fixes comme ceux d'un chien d'arrêt en face de sa proie; tandis que la femme, les yeux bas, se, le visage couvert d'une rougeur brûlante, restait immobile dans une attitude pleine de confusion qui corroborait l'assertion de M. Bidois.

— Pourquoi pas? se dit Furcy avec insouciance. Vous en avez beaucoup plus que moi, ajouta-t-il tout haut en souriant, j'ai écrit à madame, je l'aime, puisque vous le dites; mais, monsieur, pourriez-vous m'apprendre si je suis parvenu à toucher le cœur de madame? Je ne me reconnais pas si fort à plaindre en ce cas.

— Impertinent! fit Bidois dont les lèvres commençaient à écumer; c'est une réponse que je vous ferai demain au bois de Boulogne.

Ces paroles, qui, cependant, n'avaient rien de fort agréable au premier abord, parurent produire le meilleur effet sur Furcy. Il avança rapidement le corps vers Bidois.

— Comment! c'est une querelle que vous me cherchez? un duel que vous voulez? s'écriait-il le visage rayonnant d'une inexprimable satisfaction.

— Vous comprenez donc enfin, dit Bidois avec une inflexion pleine d'ironie. C'est, ma foi, fort heureux!

— Vraiment! vous parlez sérieusement?

— Je ne plaisante jamais, interrompit sèchement le mari.

— Un duel à outrance, un duel à mort?

— Précisément. Nous prendrons des pistolets, et nous tirerons jusqu'à ce que l'un de nous deux reste sur le carreau. Est-ce que cette perspective ne vous souriait pas, par hasard?

— Mais, pardon, pardon, dit Furcy avec vivacité. Elle m'enchante, au contraire.

— Et à la bonne heure! voilà, vous ne réconcilie un peu avec vous. Je suis vraiment désolé d'être obligé de vous brûler la cervelle.

— Ne prenez pas garde à cela.

— Mais, vous comprenez, quand on a une femme jolie, adorable, dit Bidois en s'appesantissant avec complaisance sur ce mot, il faut bien qu'on en profite.

— C'est juste.

— Et on serait le bénéficé d'avoir une femme un peu laide, si cela ne vous fournissait pas de temps en temps l'occasion de coucher sur la poussière quelqu'un de ces beaux séducteurs dont le métier est de rôder autour des femmes d'autrui?

— On serait le bénéficé, en effet? je ne vois pas....

— Je vous attendrai demain, à midi, à la porte Maillot.

— A midi, c'est convenu.

Tous deux se serrèrent la main avec une sorte d'effusion.

— Si vous êtes un homme galant, vous êtes du moins assez galant pour dire le mot, en rient de ce jeu de mots qui ne brillait pas par sa nouveauté. C'est un plaisir de traiter une affaire avec vous, tant vous êtes de bonne composition. Comptez que je ne vous ménagerai pas.

— Je vous en aurai une reconnaissance qui, pour être courte, n'en sera pas moins vive, dit Furcy. Je vous avais d'abord mal jugé, mon cher monsieur Bidois; à présent, je n'hésite point à vous reconnaître pour un homme charmant et serviable au dernier point.

Ils se séparèrent en se donnant tous deux démonstrations de satisfaction aussi vives qu'on se fût pas attendu d'après le résultat de leur conversation.

Bidois monta dans sa voiture en sifflotant sous sa moustache un air fort gai de l'Opéra qu'il venait d'entendre, et Furcy prit le chemin du boulevart en marchant de ce pas leste et cadencé auquel se reconnaît un homme satisfait de sa personne et de ses actions.

Mais à peine fut-il dans la rue, qu'il fut tout-à-coup arrêté par un nouveau personnage qui vint se placer en face de lui, et lui dit rudement:

— Deux mots, monsieur!

— Eh bien? fit Furcy, étonné de la rudesse de cet abord; est-ce un duel que vous venez m'offrir, vous aussi?

— Peut-être, monsieur.

Furcy examina curieusement son interlocuteur. Celui-ci était un petit homme frisé, pommadé, bistré, à l'air fat et sentimental, à la voix doucement modulée, un de ces êtres anti-enjuagux, qu'on ne saurait sans profanation nommer autrement qu'Arthur.

— Ah! vous voulez vous battre avec moi?

— Peut-être.

— Je suis désolé, mon cher monsieur, dit Furcy! je suis déjà engagé....!

— Avec M. Bidois? je le sais.

— Ah!

— Oui, M. Bidois vous a provoqué parce que vous avez eu l'impertinence de faire la cour à Mme Bidois.

— C'est donc une impertinence de faire la cour à Mme Bidois?

Le petit jeune homme rougit jusqu'au blanc des yeux; mais, se dressant, de la voix la plus provoquante qu'il put trouver:

— C'est une impertinence pour certaines personnes, dit-il, non sans un certain embarras.

— Je comprends, interrompit Furcy en riant, c'est une impertinence de ma part; mais, de la vôtre?...

— Monsieur?

— A merveille, mon petit monsieur, dit Furcy. Vous aimez Mme Bidois, et je ne saurais vous en blâmer. Je vous porte ombrage, vous me cherchez querelle; je trouve ceci tout naturel. J'aurai l'honneur de vous faire remarquer pourtant que j'ai d'abord été provoqué par M. Bidois, et qu'il a dû à la préférence d'abord en sa qualité d'époux, et puis parce qu'il a la priorité. Ainsi j'ai l'intention de lui consacrer ma journée de demain; mais si j'en réchappais, par hasard, après demain j'aurais le plus grand plaisir de me couper la gorge avec vous. Puisque j'ai, sans trop de cérémonie, je vous le dis, interlocuteur; et, saluant d'un air moitié grave, moitié ironique, il poursuivit rapidement son chemin.

— Fort bien, murmura-t-il en marchant; me voici avec deux chances à peu près certaines d'être tué. Pardieu! je crois que le sort commence à m'être favorable; c'est dommage qu'il s'y prenne si tard.

(La suite à un prochain numéro.)